



Compte rendu de la troisième séance du séminaire

« Écrire, négocier, traduire l'international (XVIII^e-XXI^e s.) »

S3. Traduire et interpréter dans les relations internationales.

Ce 5 février 2025, nous avons eu le plaisir de nous retrouver à l'occasion de cette troisième séance du séminaire « Écrire, négocier, traduire l'international ». Yvonne Blomann, docteure en histoire moderne et contemporaine à l'université de Bonn, spécialiste de l'histoire des relations internationales et des relations franco-allemandes, et Florian Michel, professeur en histoire contemporaine à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, spécialiste d'histoire des relations internationales et d'histoire religieuse, culturelle et politique sont intervenus sur la question de la traduction et de l'interprétation dans les relations internationales.

Longtemps perçus comme de simples « automates linguistiques » (Yvonne Blomann), les interprètes jouent pourtant un rôle clef dans les relations internationales. Si les linguistes se sont penchés sur les mécanismes de la traduction, on pense par exemple aux travaux de Rafael Y. Schögler avec *Die Politik der Buchübersetzung, Entwicklungslinien in den Geistes – und Sozialwissenschaften nach 1945*¹, les historiens ont commencé à explorer leur rôle², notamment en s'appuyant sur des mémoires d'interprètes d'acteurs majeurs, dont les exemples sont légion : *Der Kanzler und der General* d'Hermann Kusterer, *Statist auf diplomatischer Bühne* de Paul Schmidt, « *Ich bin ein Berliner* » Berlin, Paris, Bonn : la voie d'un interprète de Paul Falkenburger, *Retour à Berlin, Ein deutsches Tagebuch* de Brigitte Sauzay, ou *Ostblock Intern - 13 Jahre Dolmetscher für die polnische Partei- und Staatsführung* d'Erwin Weit.

Yvonne Blomann s'est attachée à souligner leur importance croissante au XX^e siècle, notamment à travers deux biographies marquantes et l'exemple concret de la conférence de Locarno. L'émergence de ce nouveau métier est corrélée au développement de la « new diplomacy », les interprètes ont été la manifestation des processus de transformation et des nouveaux besoins de la diplomatie. La perte d'influence du français comme langue diplomatique, l'essor d'une seconde langue, l'anglais, ont renforcé le besoin d'interprètes de conférence et conduit à la création de formations spécialisées, notamment à Berlin. Leur présence, bien que cruciale, a également ralenti les négociations, d'où l'essor de la traduction simultanée, expérimentée pour la première fois lors des procès de Nuremberg, qui a conduit à l'émergence de la traductologie comme discipline autonome. Deux figures illustrent la professionnalisation de ce métier. Paul Schmidt (1899-

¹ Pour plus de références, voir Miriam Heike Schroers, *Basiswissen für Dolmetscher und Übersetzer – Deutschland und Frankreich*, Berlin, Frank & Timme, 2018 ; Jürgen Stähle, *Vom Übersetzen zum Simultandolmetschen : Handwerk und Kunst des zweitältesten Gewerbes der Welt*, Berlin, Franz Steiner Verlag, 2009 ; Csaba Földes et Thorsten Roelcke, *Handbuch Mehrsprachigkeit*, Berlin, Walter de Gruyter, 2022.

² Voir par exemple Lena Skalweit, *Dolmetscher und ihre Ausbildung im Zeitalter der europäischen Expansion, Osmanisches Reich und Afrika*, Berlin, Frank & Timme, 2017 ; Johannes Burkhardt, Kay Peter Jankrift, Wolfgang Weber (dir.), *Sprache. Macht. Frieden. Augsburger Beiträge zur Historischen Friedens- und Konfliktforschung*, Augsburg, Wißner, 2014.

1970), interprète sous la République de Weimar puis sous le régime nazi, a joué un rôle clé dans les négociations internationales avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. Après 1945, il a poursuivi sa carrière. Oswald Hesnard (1877-1936) quant à lui, germaniste sans formation spécifique à l'interprétariat, proche de Stresemann et Briand, a œuvré pour le rapprochement franco-allemand, illustrant l'importance des relations personnelles dans ce métier naissant.

La conférence de Locarno (1925) a mis en lumière les défis de la traduction diplomatique. Contrairement à celle de Londres (1924), Locarno s'est déroulée dans des conditions difficiles : espace exigu, mauvaise acoustique, absence de place dédiée aux interprètes. Schmidt et Hesnard ont dû s'adapter, développant des stratégies autonomes et renforçant leur rôle en tant que médiateurs. Cet épisode a contribué à faire reconnaître les interprètes comme des acteurs indispensables des relations internationales. Longtemps relégués au second plan, ils ont progressivement acquis une reconnaissance dans le monde diplomatique. Leur rôle dépasse la simple traduction : ils sont des médiateurs culturels et politiques essentiels à la réussite des négociations internationales.

La présentation de Florian Michel s'est ensuite attachée à explorer la trajectoire de Jean Laloy (1912-1994), diplomate et interprète, à travers plusieurs questions essentielles. Comment les diplomates français apprennent-ils les langues étrangères ? Comment leur compétence linguistique est-elle reconnue par la société et les institutions ? En quoi la maîtrise du russe a-t-elle joué un rôle dans la carrière de Jean Laloy et dans les relations franco-soviétiques au début de la guerre froide ?

Jean Laloy incarne une figure atypique de diplomate, à la fois intellectuel, traducteur et homme de réseaux, dont la connaissance approfondie de la langue et de la culture russe fut un atout essentiel pour la diplomatie française d'après-guerre. S'il n'existe à ce jour, aucune biographie de Jean Laloy, la présentation de Florian Michel s'est fondée sur un large corpus documentaire, dont les archives familiales inédites des Laloy dans le Jura, les ressources indiquées sur le site « Calames » (inventaires manuscrits de l'enseignement supérieur) et les archives diplomatiques du ministère des Affaires étrangères à La Courneuve qui rassemblent des papiers d'agents, des documents de travail, des retranscriptions de conférences données par Jean Laloy ou encore des entretiens (notamment un de 1985 avec Maurice Vaïsse, où la question linguistique est souvent évoquée).

Né en 1912 à Rahon, dans le Jura, Jean Laloy grandit dans un milieu intellectuel et artistique. Sa mère, Suzanik Babaïan, était une pianiste d'origine arménienne, née en Géorgie, tandis que son père, Louis Laloy, normalien, musicologue et sinologue, fut secrétaire général de l'Opéra de Paris. Cette double éducation, musicale et érudite, le sensibilise très tôt à la culture russe. Après des études à Sciences Po, il apprend le russe à l'INALCO et débute une carrière diplomatique dans les années 1930. Son premier poste en 1938 est à Tallinn, en Estonie, où il perfectionne sa connaissance du russe. Lors de l'invasion de l'Estonie par l'Armée rouge en 1940, il se réfugie à Moscou avant d'être envoyé à Genève comme consul suppléant. C'est dans années qu'il se rapproche des réseaux de la démocratie chrétienne, notamment via *Témoignage chrétien* et la revue *Esprit*. En novembre 1944, il est convoqué par le Quai d'Orsay avec une question : « Seriez-vous à même d'être interprète de russe dans une rencontre internationale ? » À cela, il répondit : « Je puis comprendre, traduire et converser sans être professionnel. » Sa compétence est immédiatement reconnue, et il est appelé à Paris pour servir d'interprète à Charles de Gaulle lors de son voyage à Moscou en décembre 1944. Il jouera un rôle crucial dans les négociations entre la France et l'URSS en servant d'interprète lors de cette rencontre entre De Gaulle et Staline. De ce dernier, il dresse un portrait sombre et terrifiant dans son ouvrage *Entre guerres et paix* (1966), dans lequel il est décrit comme : « un homme arrivé par les moyens les plus pervers, au sommet de la puissance ».

Sa carrière diplomatique prend alors de l'ampleur : il devient directeur des affaires européennes au Quai d'Orsay, directeur des archives diplomatiques et occupe des fonctions clés dans les relations franco-soviétiques jusqu'aux années 1960. Son expertise est reconnue par la presse de l'époque : *Le Canard enchaîné* (6 avril 1949) salue la carrière de ce : « jeune fonctionnaire qui a eu la chance de plaire à De Gaulle et à Staline », tandis que L'Express (1959) souligne son rôle central dans les relations franco-soviétiques. Dans *Commentaire* (n°67, 1994), Jean-Claude Casanova, décrit Jean Laloy comme un catholique de gauche mais résolument anticommuniste, ce qui le rapproche des publics libéraux et en fait : « un des spécialistes des rapports Est-Ouest et de la construction européenne ».

Outre son rôle de diplomate, Jean Laloy est un intellectuel influent. Admirateur de Pierre Pascal et Nicolas Berdiaev, il est à inscrire dans la galerie des connaisseurs des « choses russes ». Même si l'on ne trouve chez lui aucune soviétophilie, sa carrière traduit son amour profond pour la langue de Dostoïevski et de Soloviev. Ses ouvrages, *La politique extérieure de l'URSS* (1960), *Entre guerres et paix* (1966) et *Le socialisme de Lénine* (1967), font figures d'incorruptibles dans les études russes. Dans *Entre guerres et paix*, André Fontaine souligne la culture et la lucidité de Laloy, qui « résiste fermement au maoïsme » et prédit la crise du communisme. Celui-ci insiste sur la supériorité organisationnelle de l'Occident et sur la nécessité d'une lecture critique du léninisme. Dans *Le socialisme de Lénine*, il s'attache à replacer la pensée du dirigeant soviétique dans une perspective historique. L'enjeu de ce texte est pour lui, de restaurer l'acte libre à l'intérieur de l'histoire propre de Lénine. Son expertise et ses connaissances acquises au fil du temps, vont servir à nourrir ses cours, notamment en relations internationales à Sciences Po et à l'ENA entre 1950 et 1981, où il participe à la formation de futurs diplomates, en partageant sa propre expérience des relations Est-Ouest.

Laloy ne sépare jamais son travail diplomatique de son engagement intellectuel. Il traduit plusieurs œuvres russes, dont *Le pèlerin russe* en 1943, qui connaissent un grand succès (entre 120 000 et 150 000 exemplaires vendus). Fait intéressant, il publie cette traduction sous le pseudonyme de Jean Gauvin. Si l'on ne connaît pas réellement ses motivations, pour Florian Michel, cela relèverait davantage d'une volonté de mettre de la distance entre ses engagements de diplomates et sa résistance intellectuelle plutôt que d'un besoin réel d'anonymat. Ses traductions s'inscrivent dans un mouvement plus large de redécouverte de la culture et de la spiritualité orthodoxe en France, notamment à travers la *Revue Esprit* et les travaux œcuméniques de Jean Danielou. Son intérêt pour la Russie pré-soviétique se manifeste aussi par ses traductions de poètes comme Alexandre Blok et Vladimir Soloviev. En poste à Wiesbaden à la Commission d'armistice sur les affaires économiques, il raconte que pour tromper l'ennui, il profitait de son temps libre pour compiler des articles et traduire des textes russes, confirmant à nouveau son double engagement diplomatique et intellectuel.

Ces présentations ont ainsi ouvert de multiples pistes de réflexion sur la place des langues et des interprètes dans les relations internationales et sur le rôle des intellectuels dans la diplomatie et l'imaginaire politique français du XX^e siècle. Elles ont également donné lieu à de riches échanges, notamment grâce à la participation d'Antoine Marès selon qui, en revenant sur l'intervention d'Yvonne Blomann, dans l'étude des relations internationales, la mise en avant des traducteurs et interprètes est une piste importante sur un chemin de recherche ouvert depuis déjà quelques années mais qui mérite d'être approfondi en l'intégrant à l'environnement des relations internationales. Plus généralement, il est encore aujourd'hui nécessaire de s'intéresser à ces acteurs de l'ombre. Le SIRICE et l'Institut Pierre Renouvin, se sont notamment engagés dans cette voie à travers de riches travaux portant sur les « Tables diplomatiques » en 2024. En définitive, il y a un vrai besoin d'approfondir et de systématiser l'étude de l'interprétariat dans l'histoire des grandes conférences du XX^e siècle. Antoine Marès revient sur l'exemple de Paul Mantoux, historien et surtout acteur majeur de la Conférence de la Paix qui fut l'un des premiers à inaugurer ce nouveau cycle où le français n'est plus la seule langue diplomatique et où l'on assiste à l'introduction d'autres langues dont la pratique n'est plus le seul apanage du diplomate de carrière.

À propos de l'intervention de Florian Michel, Antoine Marès ajoute avoir eu l'opportunité de mener un entretien auprès de Jean Laloy dans les années 1980. Il voit en lui « une espèce de roc » doté d'une forte personnalité. Européiste convaincu, il fut pourtant écarté par Charles de Gaulle en raison de désaccords profonds sur les questions européennes, au point d'être relégué à des fonctions où il ne pouvait avoir aucune influence sur les affaires étrangères. Sur le plan intellectuel, Antoine Marès fait un rapprochement entre Jean Laloy et Pierre Pascal, deux hommes qui mettaient en avant la dimension religieuse dans l'étude de la Russie, si bien qu'à la mort de Pierre Pascal en 1984, Jean Laloy a contribué personnellement à un hommage rendu dans la *Revue des Études slaves*. Tout comme Florian Michel, Antoine Marès affirme qu'il manque une biographie de Jean Laloy. Elle permettrait de mettre en lumière tout un aspect important de la vision et de la conception de la Russie en France, qui a été sur le reculoir avec la politique gaullienne mais qui n'en a pas été moins importante, ni moins lucide.